

XYZ. La revue de la nouvelle

Nadette et autres noms

Louis Jolicoeur



Number 20, November–Winter 1989

Poupées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jolicoeur, L. (1989). Nadette et autres noms. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 21–24.

Un jour une jeune femme décida d'aller s'installer dans un petit village perdu aux confins d'un lointain pays. Elle arriva fourbue après un long voyage, prête à recommencer sa vie dans la mesure où tout fût nouveau et à faire. Quand elle sortit du train, rien ne lui était familier, ni la langue, ni les maisons, ni même les arbres et les fleurs. Les gens avaient tous des visages qui lui semblaient étranges, alors qu'elle, étonnamment, n'attirait le regard de personne. Elle s'en réjouit, prit ses valises et se mit à marcher vers la place centrale. Elle s'arrêta à un petit pavillon au sol jonché de détritits, où, le voyage en train l'ayant un peu engourdie, elle décida de se reposer. Personne ne l'avait encore remarquée. Elle se déchaussa, enleva son chapeau et sa veste, puis s'étendit sur un banc et s'endormit aussitôt.

Elle ne se doutait de rien.

Autour d'elle, le matin paraissait arrêté.

Nadette fit un songe : un homme la pénètre avidement, lui tripote les seins en tous sens, lui lèche les lèvres et les dents qu'elle lui offre comme un bonbon. Puis un autre homme s'approche et lui fait signe que non, qu'il faut reprendre, que cela ne fait pas vrai, qu'elle n'a pas l'air de jouir, qu'elle devrait crier, suer, tomber, tirer les cheveux de l'homme, le saisir par les épaules, l'entrer plus profondément en elle...

Elle se réveilla lentement, étonnée du pavillon, de la place, des passants étranges et insouciantes. Elle replia les jambes sur le banc et regarda le mur derrière le pavillon : des graffiti dans une langue étrangère, des dessins obscènes, des cœurs percés de flèches, des drapeaux. Elle se passa la main sur le visage, dans les cheveux, sur les pieds. Quand elle se redressa, elle vit qu'il lui manquait une valise, un sac plutôt, où elle gardait son argent, son appareil-photo, sa calculatrice, sa lampe de poche, la petite marionnette de bois qu'elle comptait utiliser pour travailler ses esquisses. Elle regarda autour d'elle, fouilla dans ses poches, constata qu'on y avait pris son mouchoir, ses allumettes, ses condoms, ses aspirines, tout sauf son passeport — ce dont elle se réjouit. Elle vit également qu'on lui avait laissé de l'argent du pays et une note qui disait : Le prochain train part à 11 heures.

Elle prit sa grosse valise, se rendit à l'hôtel vert et rose à l'autre bout de la place et tenta d'engager la conversation avec l'hôtelier. En français, puis en anglais, enfin en allemand, langue que sembla comprendre un peu le vieil homme trapu et taciturne qui la regardait de ses lents yeux bleus. L'homme finit par lui sourire, lui dit « Nur eine Nacht » et lui donna une clé en lui indiquant le premier étage. L'escalier sombre, l'odeur de poisson et de renfermé, le craquement du plancher puis des murs, tout soudain lui rappela sa terre natale, la maison familiale, les plafonds suintants, les insectes derrière les portes. Sa chambre ne donnait pas sur la place mais sur une cour fermée, où aucun enfant ne jouait. Elle déposa ses affaires, fit quelques pas autour du lit et, contre toute logique par une telle chaleur, alla fermer la fenêtre. Les oiseaux se turent, la brise s'immobilisa, la chaleur devint insupportable.

Nadette se dévêtit : le tee-shirt, le soutien-gorge, la jupe turquoise aux genoux, le slip appareillé au soutien-gorge. Elle s'étendit sur les draps, ses cheveux noirs couvrant la moitié de l'oreiller, le poil roux et ras de son pubis contrastant avec sa peau blanche et ses cheveux d'algue. Elle se mit à regarder une gravure sur le mur devant elle : une femme grimaçante, dont les membres désarticulés rappelaient vaguement sa marionnette disparue. Sa main se mit à glisser sur ses hanches, sur ses cuisses, puis alla se blottir entre ses jambes, tout son corps se pliant d'un coup comme celui d'un enfant sur le point de s'endormir. Elle resta ainsi un moment, puis le narrateur de cette histoire s'en lassa tout à coup et s'intéressa de nouveau à la place centrale. Il y observa le calme, la paresse, la lenteur de toutes les petites villes du monde. De tous les villages. Pourtant, oui, quelque chose paraissait étrange. Il n'aurait su dire pourquoi, ni bien sûr le décrire. Quelque chose ne fonctionnait pas, n'existait pas.

Il était 9 h 20. La chaleur était torride.

Dans le village, un homme nettoyait les détritres autour du pavillon, un autre repeignait les murs couverts de graffiti, des enfants jouaient avec un sac de la TWA et se projetaient le faisceau d'une lampe de poche d'un visage à l'autre, dans de grands éclats de rires. Le narrateur entendait rire pour la première fois depuis l'arrivée de son personnage, et il s'en réjouit, comme d'ailleurs il se réjouissait de l'arrivée de son personnage.

Nadette, Adine peut-être, avait 29 ans, 32 tout au plus. Elle était belle, elle venait de loin, elle aimait s'étendre nue sous la canicule, elle ne savait pas pourquoi les gens de ce village paraissaient tous si absents. Elle venait de tout quitter en quête d'une autre vie, de sa propre vie qui

l'avait abandonnée peu à peu, la laissant seule et brisée, disloquée, et comme recouverte d'une fine pellicule de plastique. Depuis cinq ans elle jouait dans des films pornographiques à New York, chose qui ne l'avait jamais détournée des plaisirs de la chair, qu'elle savait distinguer de ceux de l'argent. Seulement, de plus en plus lasse, elle s'était mise à mépriser tout ce qui l'entourait, y compris l'argent, et même son travail avait fini par l'abandonner.

La jeune femme s'endormit et fit un autre songe: elle marche parmi les détritiques d'une plage pestilentielle, bute contre des rats et des couleuvres et, en chantant un air lascif et équatorien, prend des photographies de vieilles bouteilles et de guidons de vélos rouillés. Un homme lui apparaît, ils font l'amour sur le sable visqueux et, comme il s'apprête à jouir, elle lui tend un long rasoir luisant qu'elle lui propose de faire glisser sur leurs gorges respectives.

Le narrateur de cette histoire, cependant, préfère se détourner du songe de la jeune femme, qu'il trouve trop dur et sanguinaire. Il parlera plutôt des enfants qui jouèrent avec la marionnette d'Alice, pliant sans cesse ses membres en tous sens, puis avec la montre de poche, l'ouvrant et la fermant comme une boîte de pilules, se demandant l'heure qu'il pouvait être dans différents pays, prenant goût au jeu, faisant des paris à l'aide de l'argent trouvé dans le sac, décidant du gagnant grâce à un calcul où intervenaient des facteurs aussi étonnants et disparates que l'horaire des trains et le cycle de la lune, et identifiant enfin l'heureux élu d'un faisceau de la lampe de poche de la jeune femme.

Pendant ce temps, Nadette se leva, se rhabilla, s'épongea le visage et sortit de l'hôtel.

Elle se promena un moment autour de la place, retrouva près du pavillon quelques photos d'elle nue dont elle avait omis de remarquer l'absence dans sa grosse valise, sourit en vain à un policier qui de toute évidence ne la vit pas au coin de la rue, et se rendit lentement à la gare. À 10 h 55 elle monta dans le train pour W.

Le narrateur de cette histoire la suivit, ne se réjouissant guère de voir disparaître son personnage. Quand elle fut partie, dépit, il laissa trotter son regard sur la place, parcourant en silence la scène déserte, les rues brûlantes, le ciel blanc. Jusqu'à ce que son attention s'arrêtât tout à coup à un graffiti oublié par le peintre qui sommeillait à son tour sur le banc du pavillon. Le graffiti, écrit en trois langues, sans doute au profit des rares

touristes de passage, disait: La vie nous a quittés aussi, prière de la chercher ailleurs.

Né à Québec en 1957, Louis Jolicœur enseigne la traduction à l'université Laval. Il a publié un recueil de nouvelles, *l'Araignée du silence*, aux éditions L'instant même (1987), ainsi que d'autres textes dans des revues (*Vice Versa*, *Stop*). Il a publié aux éditions du Beffroi une traduction de Miguel de Unamuno, *Paix dans la guerre*, et a participé au recueil *Rencontres-Encuentros, écrivains et artistes de l'Argentine et du Québec*, publié en mai dernier aux Éditions Sans Nom.



La revue de la nouvelle

Je désire m'abonner à partir du numéro _____

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

1 an (4 numéros)

individu: 18 \$

institution: 20 \$

étranger: 25 \$

2 ans (8 numéros)

individu: 34 \$

institution: 40 \$

étranger: 48 \$

Faites votre chèque ou mandat postal à l'ordre de:
XYZ ÉDITEUR, C.P. 5247, Succ. C, Montréal, H2X 3M4